

La descente aux enfers

Première partie

Jacques a 30 ans, il est chauffeur international. Il fait une crise cardiaque et trois ans plus tard, une seconde crise. Il perd son travail, son appart et c'est le début de la descente aux enfers.

Je vivais tranquillement quand soudain ma santé a pris le dessus, un épuisement total. Deux mois de congé forcé, et jeune et bête comme j'étais à l'époque, après deux semaines je reprends la route. Mon métier, c'est chauffeur international.

À 30 ans, première crise cardiaque (hé merde, en France, GGRRR). La deuxième crise arrive à 33 ans et la santé prend beaucoup de place et coûte très cher. Toutes mes économies y passent. Et voilà, plus d'argent, des dettes à payer et je tombe sur la mutuelle.

À cette époque, je vis à Liège. Je fais la connaissance d'une fille et on se met en ménage. J'essaye de rembourser mes dettes mais ça ne va plus, je n'ai plus assez d'argent pour payer...

Et voilà le bal des huissiers qui commence. Ils n'en ont rien à foutre de vos problèmes de santé. Pour moi, ces personnes ne sont pas humaines. On n'a pas tous les mêmes valeurs.

Le 25 juillet 2005 à 5h45, tout bascule. Je ne sais toujours pas aujourd'hui ce qui s'est vraiment passé. Après plusieurs jours dans le coma, je me réveille aux soins intensifs de l'hôpital. Je ne comprends pas. «Il vous faut du temps», disent les médecins.

Après un certain temps, je demande à voir le médecin pour qu'il m'explique ce que j'ai. Il me dit «restez calme», je lui réponds ok. Il me dit que l'on m'a trouvé dans mon appartement avec une balle dans la tête! Je ne comprends pas ce qu'il me dit et lui demande de répéter: il me dit: «Vous m'avez demandé d'être franc. On vous a trouvé dans votre appartement avec une balle dans la tête. On a tenté de la retirer me cela n'a pas marché. Au bout de 6h30 d'opération, on a dû stopper. On a touché une veine qui a provoqué un hématome qui était entre le crâne et le cerveau (hé oui, j'ai un cerveau!) et on a mis un drain avec beaucoup d'espoirs que vous reveniez à vous» (waah... Je remercie ma maman pour cette pour cette prière.

Après plusieurs semaines passées à l'hôpital, je peux rentrer.

Ça ne fonctionne plus très bien avec

ma compagne et en septembre 2006, je me prends un appartement seul.

Quand j'étais dans le coma, ma maman a été voir au CPAS de Wemmel pour trouver une solution à mes dettes. On lui a dit qu'une médiation juridique pourrait me convenir. Elle accepte, mais pour ouvrir un dossier, elle doit verser la somme de 100 euros. Je vis avec cette médiation qui me donne 900 euros pour vivre. Je paye 600 euros de loyer plus les charges. Il me reste 300 euros pour payer les courses, les médicaments et je me retrouve avec les médecins, ce n'est pas facile de se soigner dans ces conditions. Cela n'est pas évident tous les jours. Je dois même faire un choix entre les factures d'hôpital et payer mon loyer.

Je sais une chose maintenant: j'étais tout simplement perdu et si seul... Je perds mon appartement, j'ai pris un avocat pro deo, mais sur le jugement il y a marqué «exécutoire». Je ne sais pas ce que cela veut dire, à ce moment-là.

Quoi qu'il arrive, que vous soyez dans un état de santé grave, la justice n'en a rien à foutre. Je téléphone à l'avocate, je lui ai donné, quelques jours avant l'expulsion, 200 euros pour bloquer la procédure. Elle me dit: «Pas de problème, monsieur Petit, vous pouvez passer votre examen à l'hôpital en toute tranquillité.» Je lui dis que le panneau de déménagement est toujours devant ma porte. Elle me répond que tout est en ordre. Je téléphone au CPAS et là, on me dit la même chose, donc je pars tranquille à l'hôpital.

Je passe mon examen, je dois me faire accompagner. Quand je sors de chez le médecin, je vois la tête de mon ami changer.

Il me dit: «Ça va?» d'une drôle de façon, et je lui réponds «ça va», l'examen est plus ou moins bon. Il me dit que ce n'est pas ça et me demande de m'asseoir. Je m'attends à une mauvaise nouvelle et là, il me dit: «Je suis désolé, ton voisin m'a téléphoné, et il dit que tes meubles sont sur le trottoir.» À ce moment-là, le ciel vient de me tomber sur la tête, dur dur.

Le médecin me regarde et me dit: «Ça

va? Il faut vous reposer quand vous arrivez chez vous!», je lui réponds que je n'ai plus de chez moi et je pars.

Mon ami me ramène chez moi et cinq déménageurs sont là. La police et l'huissier sont là aussi et je leur explique que j'ai téléphoné à l'avocate et au CPAS, que tout est ok et que donc, pour moi, c'est une erreur administrative. Eh non! Le policier qui connaît ma situation ne peut rien faire à part me dire qu'il est désolé et me demande de me calmer. Bien sûr, LOL! L'huissier m'explique que c'est un jugement «exécutoire» à la date portée sur le jugement.

Je suis DEHORS, dans la rue. Je téléphone à l'avocate et elle me dit: «Je suis totalement désolée.» Je lui réponds que je n'en ai rien à foutre de son «désolé», son incompetence m'a mis à la rue.

Je me rends au CPAS de Wemmel. Même chose... on est «désolé». Vous tombez des nues, vous ne comprenez plus rien et plus personne. J'ai à l'époque une voiture pas trop en règle, mais bon, un abri. Je me gare devant le CPAS et je passe la nuit-là. Le matin, je me lève tout tremblant. La nuit a été froide. Je suis épileptique et cardiaque. J'avale mes médocs (ça, l'huissier a bien voulu que je les prenne). Je rentre dans le CPAS et je demande mon assistante sociale. Au bout d'une heure, elle me reçoit et me dit qu'il ne faut pas que je m'inquiète et qu'elle a peut-être trouvé une solution pour aller dans un home. À 17 jours de mes 40 ans, je vais me retrouver dans un HOME! Je me rends sur place. Le home Baudouin se situe à côté de la plus belle place du monde, la Grand-Place de Bruxelles. J'arrive à 11 heures sur place, je gare ma voiture. Devant le home se trouve une personne d'un certain âge à qui je demande si c'est bien le home Baudouin. Il me répond que oui et qu'il y habite depuis 11 ans!!! Je rentre, je vais me présenter. On me reçoit gentiment et on m'explique dans les grandes lignes le fonctionnement de la maison.

Arrivé à 11h30, on me fait visiter le bas et après le repas, on visitera le reste et

ma chambre.

Je me souviens encore du repas : steak, frites, salade, un coca et un café. Le repas fini, un éducateur se présente pour continuer la visite des lieux. On monte au 3^e étage et il me montre les douches. Il faut se laver entre 7h et 8h et il n'y a que trois douches pour 23 personnes par étage, génial!!! Et à 8h, le déjeuner est fini! Ou vous allez déjeuner, ou vous allez vous laver... Il me montre ce qu'il appelle «une chambre». Moi, j'appelle ça un box à cheval : un lit, une armoire, trois cloisons et un rideau. C'est ça, une chambre? Et en plus, on est 23 par étage. On est mis dans une boîte à sardines.

Je suis resté dans ce home une trentaine de mois, je ne sais plus exactement. Je me suis encouru. À 720 euros par mois, pension complète, quand vous n'en avez que 920, c'est dur dur. Le monsieur qui dormait à côté de moi avait 65 ans et je faisais son lit, car il ne savait même pas le faire. Il y avait quelques personnes qui n'avaient pas leur place là. Je ne suis pas bien, je ne peux pas aider tout le monde, malheureusement.

Je vis d'abord dans ma voiture et à l'hôtel. À 30 euros la chambre sans déjeuner. Du côté de la gare du Midi. Me voilà parti pour faire les démarches pour retrouver un appartement. Je

vais au CPAS de Bruxelles. Ils ont un service logement et j'ai entendu dire qu'il y avait des appartements transit. À l'époque, j'étais naïf et je croyais que j'allais trouver un appartement.

Rapidement, j'ai compris, après plusieurs refus car mes revenus venaient de la mutuelle et car j'étais handicapé à 66 %. Eh oui, ça existe! Je m'inscris à la table du logement. Je m'y rends tous les mardis. On a accès au téléphone, à Internet et à un listing. Quand je téléphone soit c'est pris, soit de nouveaux problèmes surgissent car mon revenu vient de la mutuelle et la réponse traditionnelle est : «Vous ne répondez pas aux critères pour cette location», quelle belle phrase. Entretemps, je me fais enlever ma voiture et merde, plus d'abri, me voilà dans la rue. Au début, je vais à l'hôtel à 30 euros la nuit, mais à la fin, je dors en rue, la débrouille.

J'entends parler du Samu social. Je téléphone et de temps en temps, quand ça décroche, bonne chance. Après quelques mois dans la rue, ma santé part en couille. Mon épilepsie, grand mal, revient au galop. Je vais de crise en crise, de plus en plus d'aller-retour aux urgences, la rue, urgences. Après un accord avec le médecin urgentiste et le Samu social, je peux avoir un lit et rester en chambre quand je ne vais pas bien. Un jour, tout bascule. Je veux

rentrer comme d'habitude à 17h45 car à 18h, j'ai la prise de mes médicaments. Je toque et le portier me dit que je ne peux pas rentrer avant 20h. Pour un épileptique, on doit être réglé comme une horloge, sinon on risque la crise TRÈS TRÈS DANGEREUSE! Au Samu social, il faut remettre votre traitement. J'explique mon cas au portier et voici sa réponse : «Pas mon problème!»

Oh, je lui dis que je vais appeler la police et attendre sur place. Je me révolte et une personne que je connais est à l'intérieur et va prévenir un assistant social. Au bout d'une heure, je peux rentrer et quelques jours après que j'aie fait scandale, on me dit que je dois trouver un nouvel endroit pour dormir. Me voilà de nouveau dans la rue. Je connais les personnes qui dorment à la porte d'Anderlecht, je leur apporte à manger de temps en temps et ils me font une place près d'eux. Drogue, alcool et médicaments font partie du quotidien.

Je comprends les SDF qui tombent dans cet engrenage.

PS : Si je raconte cette histoire, c'est pour expliquer le long parcours d'un SDF. Vous lirez la suite dans le prochain numéro de *DoucheFLUX Magazine* et vous comprendrez pourquoi et comment j'ai réussi à sortir de ce cauchemar.

Jacques Petit

question de droits



Détournement provisoire et néanmoins éhonté du logo du Comité pour l'annulation de la dette du tiers-monde qui a eu l'élégance solidaire et l'intelligence politique de ne pas le prendre en trop mauvaise part

CADQM

Comité pour l'annulation de la dette du quart-monde

Le 12 janvier dernier, à l'heure du repas, eut lieu un Think Tank historique dans l'histoire de DoucheFLUX. Avec l'ambition de discuter de la pertinence de la constitution d'un comité dont l'axe de travail concernerait la dette des plus précaires et les implications –diverses et multiples– de ces situations de surendettement, toujours plus nombreuses et courantes, l'événement avait pour ambition d'ouvrir des perspectives actives de questionnement et de travail actif sur la thématique au travers d'un comité autonome.

Événement historique puisque, avec le concours de S. Kwaschin, J. Cravatte, C. Mahy, B. Sassi, P. Rousseau, S. Moreau, A. Defossez et N. Marion, les échanges furent fructueux, passionnants et stimulants. Bien plus, ils se sont conclus sur les perspectives de lancement du CADQM et sur l'assurance de son intérêt, de sa nécessité et son urgence. DoucheFLUX accueille donc, dans le sillon de ses actions, celle d'un nouveau groupe de travail, bien loin de laisser le problème de la dette aux banquiers, aux investisseurs et aux précaires.